

Nous avons tous au fond de nous les traces d'événements très anciens, même datant de plusieurs millénaires. Quand nous recevons la grâce que ces événements remontent à notre connaissance, ils deviennent réminiscences.

J'ai eu une expérience de mort imminente. J'étais au seuil de la lumière mais seulement au seuil, car mon heure n'était cependant pas encore venue et je devais m'acquitter d'une autre tâche. Mais je pense que cette expérience a ouvert un canal vers une autre dimension, et ce qui était inconscient avant ou seulement accessible dans un état onirique, est remonté à la surface.

Maintenant, je sais de nouveau.

C'est l'histoire d'un homme aux cheveux noirs et d'une jeune fille sur leur chemin à travers le temps.

À chaque nouvelle vie, ils se retrouvent mais pour être à chaque fois séparés, comme si leur union n'était pas désirée par les Puissances.

Dieu est de notre côté car nous nous sommes retrouvés de nouveau même si le voile de la matière nous sépare. Lui, demeure au royaume des morts qui sont pourtant les vrais vivants, tandis que moi, je vis en Europe, aujourd'hui...

Unio mystica

Ce jour de février, je méditais depuis longtemps quand l'extraordinaire et l'inimaginable faisaient irruption dans ma vie :

Je médite et je prie et je suis.

Maintenant. Ici.

Je suis dans le silence.

Ici est le Vouloir sans la Pensée.

C'est la Volonté surgissant dans l'instant infinitésimal qui précède la pensée formulée.

Ce n'est pas le Verbe qui est au commencement. Avant, le Verbe existe un espace silencieux, un bref instant où je pénètre...

Et maintenant l'indicible et le magnifique :

Comme une vibration électrique qui se répand délicieusement dans tout mon corps, j'ai le sentiment d'être pénétrée par un champ de forces d'une beauté qui n'est pas de ce monde. Une joie primordiale m'envahit et au même instant je sens comme une caresse sensuelle sur moi et en moi. Je prends conscience de chaque partie de mon corps tandis que mon souffle s'accélère dans une extase totale.

Je perds l'équilibre et tombe à la renverse.

Allongée sur le lit, je m'abandonne à la félicité.

Je demeure longtemps dans cet état indescriptible qui s'estompe peu à peu. Deux heures, peut-être davantage.

Mais la joie subsiste accompagnée d'un chatouillement délicieux, et ce, pendant plusieurs semaines.

La vie continue, je dois organiser une exposition de mes peintures, je veux rester à l'écoute de mes enfants adolescents et préparer mes cours.

Mais petit à petit, je m'aperçois que toutes mes réactions ne semblent pas miennes. Parfois j'effectue des mouvements que je n'ai pas initiés. Certains mots que je prononce déclenchent chez moi une grande joie comme s'ils avaient reçu l'approbation de quelqu'un d'autre qui se réjouirait de ce que je dis.

Oui, j'ai le sentiment d'être accompagnée par le Ciel car parfois de petites choses s'arrangent pour moi comme par miracle et d'autres cessent enfin de me poser un problème.

Après un certain temps, j'en suis maintenant convaincue : quelqu'un m'accompagne ! Et comme je pense cela, ce quelqu'un qui n'est pas moi s'en réjouit comme pour me confirmer son existence. Parfois, je me réveille en entendant la voix d'un jeune homme.

« Tu es à moi ! » m'a-t-il dit une fois d'un ton décidé. Je ris en écarquillant les yeux, à la fois contente et quelque peu embarrassée. Ça, c'est un beau compliment !

Quelqu'un là-haut me voudrait-il comme sienne ?

Premier Livre:

Le Chemin à travers le Temps



L'une d'elles attira mon attention...

Huile, Collection privée



Premier Acte

David Allan Levi: Babylone, 541 av.J.-C.

Je m'appelle Utusha David Allan Levi, et voici les événements qui nous ont liés l'un à l'autre, moi et celle que j'aime, pour toujours. Elle n'a que de vagues souvenirs de cette vie, mais moi, je me souviens de tout.

Un jour d'été

Nous sommes en 541 av. J.-C.

Je me promène avec mon fils sur les allées couvertes de marbre qui traversent de verts jardins. Le soleil brille à travers la frondaison et plus loin l'eau miroite.

Nous parlons de femmes. Il a vingt-quatre ans, le fils d'une femme de mon harem babylonien, et il a encore tout à découvrir des nombreuses opportunités merveilleuses de la vie. Quant à moi, je suis Dareis Caubarrao Arthasséd-din Nofred-Dehin-no, un parmi les nombreux fils de Arthassasteha, et je veux donner à mon fils préféré une initiation spirituelle au plus haut niveau. Femmes et initiation spirituelle ? Marié, il n'a eu que quelques expériences charnelles mais sans approfondissement initiatique vers une plus grande union du corps et de l'esprit.

Un après-midi d'été, il y a peu, j'avais aperçu trois jeunes filles du peuple hébreu alors qu'elles nettoyaient leur linge dans un bras du fleuve Tigre. Le port de leur coiffure montrait qu'il s'agissait de jeunes filles de haute lignée. Je restais silencieux dans l'ombre d'un arbre, pour n'être point découvert et puis, je n'entendais pas les effaroucher.

Elles lavèrent leurs sous-vêtements et leurs linges intimes, car elles étaient déjà des jeunes femmes. Même les jeunes filles de haute lignée ne confient pas volontiers ce genre de tâche à leurs servantes. Je les avais vues retirer ces linges teintés de leur premier sang, les plonger et les rincer soigneusement dans les eaux purifiantes du Tigre. L'une d'elles attira mon attention car elle était bien bâtie, plus grande que les autres, et pendant un instant, j'apercevais ce qui attire irrésistiblement tout homme normal et bien constitué : une vue de ce qui dans notre société n'est jamais éclairé par le soleil, à savoir un joli postérieur rond et galbé pourvu de fossettes...

Et alors qu'elle relevait comme les autres ses vêtements blancs pour effectuer ses ablutions intimes, elle le faisait avec tant de langueur et de sensualité que ma décision était prise.

Elle était une fille de Yerushalayim. Aujourd'hui, à notre époque, elle vit de nouveau sous un autre nom. Tout récemment, elle se tenait devant sa première toile qu'elle avait peinte vingt-cinq ans avant de se plonger de nouveau dans ces très anciens souvenirs.

Anna Maria regardait le tableau ocre et blanc. Tout à coup, elle s'exclama :

Mais c'est bien moi ! C'était quand je vivais à Babylone sous le nom de Bethsaiwa ! Je m'en souviens ! Il faisait très clair et le soleil se reflétait sur l'eau. L'eau nous arrivait aux chevilles, la rive argileuse devant, des arbres en bordure. C'était en fin d'après-midi et une brise légère dessinait des vaguelettes sur le fleuve. Il faisait agréablement frais. Tout cela me fit remonter une sensation d'un rire d'enfant insouciant.

Ne me sachant pas observée, j'avais sans doute prolongé plus que nécessaire mes ablutions.

Elle s'appelait Bethsaiwa Myriam banot Deborah banot Coniah ben Amon ben Beit Ysrael. Elle faisait partie de ceux qui pleurent leur exil ici à Babylone. Il y a vingt-cinq ans, Nabuku-durri-tsura avait déporté d'Israël avec leur roi Yoakin, deux mille sept cents nobles dont la famille de Bethsaiwa Myriam. À cette époque le temple de son peuple avait été incendié et pillé. D'après les rapports, un seul mur restait debout, et les Hébreux pleuraient encore leur temple comme s'il avait été détruit hier. Bethsaiwa Myriam appartenait à la deuxième génération d'Hébreux exilés qui furent d'abord des esclaves de Babylone, et plus tard des serviteurs.

Quant à moi, j'étais perse d'origine et lié à la famille régnante de Babylone via un grand-oncle. Or, je nourrissais le projet d'unir nos maisons et de bâtir ainsi une

cohabitation harmonieuse dans une paix durable, et ce, par le biais de la maison d'Israël.

Ainsi, ma décision était prise !

Je sortis de l'ombre de mon arbre. Avec des cris effarouchés, tes deux amies s'enfuirent à tire-d'aile, les tuniques relevées et les pieds nus, pour se mettre à l'abri de la palmeraie proche de votre quartier.

Toi, Bethsaiwa, tu restais figée sur place les pieds dans l'eau. Toute fuite t'était interdite car je me tenais entre toi et la palmeraie, tu ne criais pas mais tu m'observais avec grande crainte. « Ne me faites pas de mal » semblaient m'implorer tes yeux.

Je ne voulais aucunement te faire du mal. En tant que Mède régnant, j'aurais pu te contraindre sans problème à me suivre, mais je préférais que tu m'accompagnes de ton plein gré. Sans élever la voix, avec des mots doux, je te parlais continûment afin de te rassurer, car j'avais bien l'intention que tu viennes avec moi dans mon palais.

Tu résistais à mon invitation à me suivre, et je devais utiliser toute ma persuasion en parlant de mon fils Cumaru Nofred-din, à qui je voulais te présenter. Tu étais visiblement mal à l'aise, tu essayais de dissimuler le ruban rouge qui décorait ta jambe. Je savais que les femmes du peuple hébreu s'isolent pendant leurs jours du mois. Je comprenais que tu te sentais souillée et tu en avais honte.

Alors je fis quelque chose qui te choquait, et je ne sais comment cette idée m'est venue, peut-être une intuition subite supérieure, comme un éclair de réminiscence. C'était pour moi, comme si je t'avais déjà vue au commencement des commencements. Je me penchai et collectai sur mon doigt une goutte rouge mélangée aux eaux du Tigre. Nous les Mèdes, nous considérons ce sang avec beaucoup de respect, et dans certaines cérémonies du temple, ce sang est même sacré. Chaque femme se sent ainsi honorée par ce signe de la fertilité féminine.

Puis je déposai avec vénération cette perle minuscule sur ma langue. Le silence se fit autour de nous et les Puissances célestes nous regardaient d'en haut. Nous deux seuls existions dans cette fraction du temps, observés par l'éternité.

Tu me regardais, les yeux grands ouverts.

— Kadosh ! Ce sang est sacré ! affirmé-je, empli de mes convictions. Dans cette unité de temps, c'était pour moi la vérité, même si cette vérité n'était valable que pour cette heure, car à cette époque, j'avais encore une pensée rationnelle et distanciée vis-à-vis du sacré.

Seulement aujourd'hui, je le sais, toute chose scellée par le sang est spirituellement considérablement renforcée, pour le bien comme pour le mal. Cette perle d'eau teintée nous a liés pour toujours, un pacte plus grand que le mariage, mais je ne le savais pas alors.

Les Puissances célestes lisent parfois au fond de nos cœurs quand nous sommes à une croisée de chemins. Elles connaissent nos souhaits les plus intimes et entendent parfois les mots que nous prononçons sans réfléchir. Elles ne manquent pas d'humour et, en ce moment même, l'une d'elles a dû nous observer et a dû dire : « Ainsi tu declares que ce sang est sacré ! Fort bien ! Qu'il en soit ainsi ! »

Alors, ta résistance s'est effondrée et tu m'as suivi au palais.

Tu n'avais encore vécu qu'à peine quinze printemps, tu étais jeune et innocente et tu aimais YHVH, ton Dieu.

Une nuit d'été

Il fait lourd, les cigales chantent.

J'ai passé une nuit avec elle. C'était merveilleux. J'avais permis à mon fils Cumaru Nofred-din d'être présent lors de l'initiation de Bethsaiwa car elle était vierge et sans expérience.

C'était pur et toujours lié à la prière et au recueillement. Nous restions assis pendant longtemps et communions par la pensée avec les forces supérieures, usant d'une technique respiratoire particulière avant de nous caresser l'un l'autre. Lentement, très lentement nous donnions à l'autre telle ou telle autre caresse. Certaines positions étaient maintenues

jusqu'à ce que la maîtrise de soi cédât à l'effort. Au début, je te plaçais dans une position d'objet passif, mais très vite tu adoptais le rôle d'un sujet actif.

Moi, Caubàrrao Arthasse-din Nofred-Dehin-no j'étais un Maître et je pouvais rester assis immobile, pendant très longtemps, tandis que Cumaru Nofred-din, comme tout jeune homme en bonne santé, avait, en spectateur, cédé depuis longtemps à son désir et s'était auto-satisfait.

Quand je me joignis au jeu avec Bethsaiwa, la réalité se fissura et nous saisîmes comme un papillon, un bref aperçu d'une autre dimension.

C'était bien une initiation du plus haut degré que je prodiguais aux deux jeunes gens. Cependant, mon fils ne devait que regarder et ne pouvait s'unir à Bethsaiwa car c'était mon seul droit et privilège.

Nous nous aimions souvent et le plus souvent possible. Sur le coussin de soie, sur le lit aux tissus damassés rouge foncé, dans les eaux du bain à fleur de sol. Nos corps dorés sur la mosaïque turquoise, un grand espace avec des colonnes ouvragées, de l'eau délicatement parfumée, des fragrances de fleurs, des flacons ciselés emplis d'huiles précieuses, le bruissement de la fontaine, le pépiement d'un oiseau dans sa cage.

Nous nous sommes aimés pendant un été, un hiver et encore un été...

Anna Maria se souvient :

Caubarrao Nofred-Dehin-no est assis en tailleur. Je me tiens à ses côtés en touchant un endroit particulier de son corps. Pendant longtemps nous restons dans cette position et laissons des vagues de chaleur monter l'une après l'autre. Il m'indique parfois ce qu'il voudrait.

Elle ne pouvait plus retourner chez son peuple. Notre liaison avait provoqué un scandale chez les Hébreux. Ils étaient pourtant nos serviteurs et nous avions un droit sur eux, mais elle appartenait à la famille royale et était même destinée à un neveu du roi avant qu'elle me suive, moi, le Mède.

Le jeune homme qui aurait été son époux s'appelait Naeri et appartenait, lui, à la famille royale par le droit coutumier du lévirat. N'étant pas un fils naturel de la reine, grand-tante au deuxième degré de Bethsaiwa, cette union n'aurait posé aucun problème de consanguinité. Leur union était désirée par tous les Hébreux.

Anna Maria :

Bethsaiwa et Naeri s'étaient d'ailleurs déjà rencontrés, dans un jardin extérieur, un après-midi. Je m'étais échappée de la maison car l'observation des règles m'avait toujours paru fastidieuse, surtout quand je ne comprenais pas leur bien-fondé. On m'avait donné le nom de mon futur mari et je voulais le voir.

Aussi, je me tenais là sur le chemin près des buissons, petite fille curieuse, pas toujours très sage. Il avait environ dix ans de plus que moi, ce qui me paraissait un fossé infranchissable entre nous deux. Il était là : à peine sorti de la jeunesse, encore un peu fluet, avec des boucles noires qui commençaient à pousser dans sa barbe naissante. Un jeune homme sérieux qui regardait avec désapprobation la petite fille impertinente que j'étais. Il faisait d'abord semblant de ne pas me voir car je le regardais effrontément et avec insistance.

Il se sentait sans doute mal à l'aise et un peu gauche car il n'avait pas encore atteint sa maturité d'homme. Il fronçait un peu ses sourcils en signe de mécontentement. En voyant cela, je préférerais m'éclipser.

J'avais passé mon enfance dans des demeures spacieuses, avec beaucoup de pièces très lumineuses. Les murs adobe révélaient notre statut d'Hébreux en exil, mais je suppose que nous étions aisés car j'ai le souvenir de nombreuses pièces d'argenterie.

Nous étions comme une volée de filles courant à travers toute la maisonnée en riant et souvent dévergondées, du moins d'après les critères de l'époque. Aujourd'hui le même comportement ferait probablement de nous des modèles de jeunes filles sages et bien élevées.

Je me souviens de rires et de chuchotements. J'aimais rester dans ce groupe qui me mettait à l'abri de

réprimandes individuelles, les punitions collectives étant plus faciles à supporter.

En certaines occasions, on nous conduisait devant le Patriarche de la famille pour recevoir une punition pour notre conduite déplacée. Pendant que nous lui avouions nos fautes, Amon écoutait sans mot dire, le visage impassible. Mais ses yeux sombres nous dévisageaient tour à tour avec sévérité. Nous, penaudes, baissions les yeux et nous nous efforcions de ressembler à des petites filles bien sages. Je me tenais au fond du groupe pour ne pas me faire remarquer.

Je ne me rappelle pas la punition, probablement quelque corvée supplémentaire et l'exclusion de la prochaine fête religieuse.

Malgré tout, je pouvais poursuivre mes propres activités en toute discrétion et sans qu'on me remarque. Quelquefois, je m'échappais toute seule pour parcourir les ruelles étroites et les jardins de la ville, ce qui était pourtant strictement interdit aux petites filles et très dangereux. Heureusement, personne de ma famille ne s'apercevait de mes absences.

Ainsi, par exemple, j'avais entendu parler de la statue colossale du temple et je brûlais d'envie d'y jeter un coup d'œil. Bien entendu, c'était strictement interdit, seuls les prêtres et quelques nobles haut placés de Babylone pouvaient l'approcher et ces derniers seulement lors de certaines cérémonies. Mais un garçon des rues de mon

peuple me demanda un jour si je voulais la voir, car il se faisait fort de me la montrer. Bien sûr que je voulais !

Je préparais donc cette aventure dans tous les détails jusqu'à mon déguisement et le prétexte qui me permettrait de disparaître pour quelques heures. Le garçon me guida donc dans les ruelles tortueuses de l'arrière-ville jusqu'au mur du temple, là où il jouxtait des habitations. À partir d'un balcon haut placé, il était possible d'atteindre un toit en terrasse sur lequel poussaient un arbre et quelques plantes. En grimpant dans cet arbre, on pouvait ensuite atteindre une ouverture très étroite par laquelle aucun adulte n'aurait pu pénétrer. De là, on tombait dans un couloir étroit qui débouchait sur un escalier très raide et tous deux semblaient faire corps avec le mur du temple. Il s'agissait sans aucun doute d'un chemin secret pour les allées et venues des prêtres et peut-être aussi pour la maintenance. Nous grimpâmes tout en haut et parfois même nous dûmes cheminer à quatre pattes près de la toiture, juchés sur des planches, là encore où aucun adulte n'aurait osé poser le pied. Puis, mon guide autoproclamé me fit signe d'approcher d'une grille d'où on pouvait distinguer une vaste salle.

Je jetai un rapide coup d'œil vers le bas et sursautai.

Sous moi, très près de moi, à droite, je voyais distinctement la partie supérieure de l'immense statue comme personne en bas dans la salle n'aurait pu la voir aussi près. La salle était éclairée. En bas, plusieurs hommes habillés en blanc allaient et venaient. Le métal de la statue rougeoyait à la lumière vacillante des torches et le reflet

des tentures rouges donnait l'impression qu'elle suintait le sang. Très nettement, je distinguai un profil aquilin, une barbe décorée, et une chevelure très élaborée, abondamment tressée.

En bas, quelque chose survint. Un homme vêtu d'un simple pagne fut traîné jusqu'aux pieds de la statue. Plusieurs voix déclamèrent des phrases que je ne comprenais pas, car, à part quelques expressions courantes, je ne connaissais pas le babylonien. La peur m'envahit.

Tout à coup l'homme habillé de blanc qui se tenait immobile devant la statue porta un coup de poignard dans la poitrine de la malheureuse victime. Un cri m'échappa mais cette manifestation de vie se noyait dans les cris de la victime et l'écho d'un gong. Nous avons observé ce qui n'était pas destiné à nos yeux. Nous étions les témoins d'une abomination commise dans l'enceinte du temple. En effet, un sacrifice humain représente pour notre peuple l'horreur absolue.

Mon guide s'était immédiatement éclipsé. J'étais prise de panique. J'étais consciente du fait d'être en danger de mort et risquais de toute évidence une mort atroce si les prêtres me découvraient. Je pressais mes mains sur mes yeux comme si de ne plus voir pouvait me rendre invisible, et je restais sans bouger.

Maintenant le colosse de métal m'inspirait seulement de la répulsion et je regrettais amèrement d'avoir écouté l'appel de ma curiosité. J'attendis pendant plusieurs heures, recroquevillée, jusqu'à ce que la salle se vide,

tandis que la lumière vacillante de quelques torches laissait deviner les restes du sacrifice. C'est seulement alors que je me déplaçai à tout petits pas vers l'escalier, le couloir et l'ouverture par laquelle j'étais entrée.

Dehors il faisait déjà nuit. Les ruelles de Babylone étaient une nouvelle suite de dangers pour moi et il m'a fallu longtemps, très longtemps pour passer d'une ombre refuge à une autre.

Je rentrai seulement au petit matin, transie de froid et de peur et je fus punie sévèrement pour avoir disparu toute la nuit. Bien entendu, je ne racontai à personne mon méfait. J'acceptais la punition avec gratitude car j'avais le sentiment que cela aurait pu se terminer beaucoup plus mal.

J'appartenais à la noblesse perse et je me souviens d'avoir été invité en tant que délégué du roi perse à une cérémonie du temple, mais je n'avais pu apercevoir la statue que de loin et de face. Je n'avais jamais assisté à un sacrifice humain car cela était formellement interdit. Je ne sais ce que Bethsaiwa avait vu, si c'était vraiment un sacrifice humain ou une exécution secrète, ce qui dans ce dernier cas, serait de toute façon illicite.

Mon enlèvement de Bethsaiwa causa un énorme scandale. Une fille de son rang, d'une noble lignée - une arrière-nièce et cousine du roi Yoaquin ! – ne pouvait quand même pas compromettre leur sang par une liaison avec un Mède babylonien. La généalogie était pour eux d'une

importance capitale et la planification des futures générations était une chose très sérieuse. Pour chaque union de haut rang, l'arbre généalogique était étudié, les horoscopes calculés, les prophètes et les textes sacrés consultés.

Les Hébreux observent le plus souvent une généalogie matrilinéaire tandis que nous, les Mèdes, la déterminons systématiquement par les hommes. Bethsaiwa occupait une position généalogique centrale. Les Hébreux l'auraient volontiers échangée pour une demi-sœur du roi du nom de Marataré, ce que je refusais. En effet, cette demi-sœur était née d'une esclave égyptienne ce qui constituait une véritable offense à mon endroit. Qui plus est, cette moins-que-rien, avait la réputation d'une diseuse de bonne aventure liée à des puissances démoniaques.

La fille d'une esclave contre une princesse ? ! Dans une société matrilinéaire, descendre d'une esclave était aussi pour eux considéré comme une honte et pourtant, ces Hébreux avaient quand même osé me proposer ce marché.

Comme si je ne connaissais pas leurs mœurs et coutumes en tant que satrape de Babylone ! Comme si j'étais assez naïf pour tomber dans leurs manœuvres ! Moi, Dareis Caubarrao Arthassed-din Nofred-Dehin-no, je voulais m'unir à Bethsaiwa dans un noble but, à savoir le rapprochement de nos maisons respectives, et aussi, je dois le dire, parce qu'elle était une si délicieuse personne...

Mon fils aussi la convoitait mais, elle m'appartenait ! Je donnais donc à mon fils Marataré qu'on avait eu l'outrecuidance de me proposer.

De façon inexplicable un sentiment d'amour émanait de Bethsaiwa à mon endroit et elle seulement, pouvait prononcer mon nom avec autant de tendresse : « Nofred Dehin-no... »

Sa Maison lui avait ordonné de retourner immédiatement dans sa famille mais quelque chose d'inouï arriva, un scandale à leurs yeux : elle refusa !

Le grand prêtre, Cohen Gadol, ne pouvait la condamner à mort car, en tant qu'esclaves ou serviteurs assujettis, les Hébreux ne pouvaient endosser la responsabilité d'un péché commis dans le cadre de leur service auprès de leurs maîtres babyloniens. Néanmoins, Bethsaiwa Myriam se retrouva de fait exclue de son peuple qui la traita comme si elle avait la lèpre.

Maintenant, elle doit vivre dans un monde étranger. Elle ne peut plus sortir de mon palais situé hors les murs de Babylone. Sa vie est en danger de mort. Seuls les jardins suspendus lui sont autorisés. Nous parlons hébreu avec elle car elle ne pratique pas encore bien le chaldéen. Moi, je maîtrise bien sa langue, le haut hébreu parlé à la cour royale d'Israël. Les gens du peuple, eux, prononcent les mots différemment et les raccourcissent partiellement.

J'ai des centaines et même des milliers de souvenirs des jours et des nuits passés avec elle. Chaque jour, voire chaque nuit elle nous narre des histoires tirées du Livre sacré de son peuple, tantôt belles, tantôt tragiques, en particulier en présence des délégués de mon roi et cousin.

Elle m'a converti à YHVH, car elle parle toujours de Lui avec grande révérence et amour. Elle possède les textes sacrés de la Torah et des Tehilim, la Loi des Hébreux et les Louanges, que sa « Imma », sa mère Deborah, lui avait apportés en secret. L'exclusion de fait de son peuple la bouleverse plus qu'elle ne le dit.

Les lettres constituant le nom sacré YHVH font naître aussi chez moi un sentiment de révérence devant le Lumineux. Nul ne peut prononcer le Nom ineffable. Nous voyons ces quatre lettres et nous ne pouvons que dire : « Adonai ».



Crépuscule

«... *Qui tue par l'épée, périra par l'épée...*»
Bible de Jérusalem, Révélation, 13.10

Un sarcophage est porté vers un tumulus de pierre. C'est le sien.

Elle eut une fin très dure. On l'a étouffée, mais pas tout de suite. La vraie raison était autre.

Elle était enceinte et cela n'était pas permis. Ce n'était pas permis de donner un descendant à ce prince de Perse et de Babylone. En deux heures terribles, ils y avaient veillé.

Les Hébreux ne voulaient pas de cette union, mais moi, Dareis Caubàrrao Arthassed-din Nofred-Dehin-no, je l'avais choisie comme épouse dans une cérémonie qui ne concernait que nous, les Mèdes.

Les mots qui nous unirent avaient été prononcés dans la langue chaldéenne :

« Dam me dinai Dareis Caubàrrao Arthassed-din Nofred-Dehin-no - Je m'unis à toi, Dareis Caubàrrao, fils de Arthas Nofred-Dehin-no. »

« Dam me dina Bethsaiwa Myriam banot Deborah banot Amon ben Beit Ysrael ». »

À partir de là, elle nous appartenait officiellement, à nous, les Mèdes, et à la famille royale. Il était dès lors formellement interdit à Cumaru Nofred-din de la rencontrer car elle n'appartenait qu'à moi seul, et pour l'éternité.

Elle me rejoignait chaque nuit.

Oui, c'était bien moi qui l'avais rendue enceinte dans un moment lourd de conséquences et Anna Maria m'a envoyé une image souvenir de cette étreinte.

Voici ses mots :

Cumaru était absent depuis longtemps. Il menait des pourparlers avec les Hébreux pour la fin éventuelle de leur exil.

Chaque nuit, Nofred-Dehin-no venait et la longue danse de l'amour commençait. Comme il s'unissait à moi, j'avais la sensation de quelque chose de grand et de solennel qui était initié par notre union. Il me semblait que le Ciel retenait son souffle.

Oui, le Ciel retenait son souffle, mais le plan de Dieu était autre, car les hommes péchèrent contre nous, contre moi et contre mon fils, mais plus grande était la transgression contre Bethsaiwa Myriam et la dette ne peut être épongée.

Quand il devint clair que Caubàrrao Arthassed-din Nofred-Dehin-no l'avait prise pour épouse et, qu'en outre, un héritier était attendu, la maison Israël et la maison royale de Babylone se déchaînèrent. Cela ne se pouvait !

Depuis des années, Nabonidessa régnait en tyran à Babylone. Il venait d'installer son fils aîné Belsarra-usur comme potentat en second dans le palais royal, de l'autre côté du pont sur l'Euphrate qui séparait Babylone ouest de Babylone est. La dynastie régnante était despotique et sanguinaire et ne tolérait aucun prétendant au trône. Or, ma ligne généalogique étant reliée à celle du roi perse Cyrus, je pouvais prétendre au trône d'autant que Cyrus et Nabonidessa étaient en guerre l'un contre l'autre.

La maison d'Israël maudissait notre union. Tout l'entourage proche du roi d'Israël condamnait Bethsaiwa et son enfant. Non, ce n'est pas le jeune Naeri, tout juste sorti de l'adolescence, mais le vieux roi lui-même qui donna l'ordre fatidique, sous l'instigation de la reine et de son fils Shealtiel, et avec l'assentiment du tyran Belsarra-usur qui

n'en attendait pas moins pour m'écarter définitivement de la succession !

Anna Maria :

Je me souviens. Même aussi longtemps après, ce souvenir m'est difficile à supporter. Je ressens encore l'horreur qui l'accompagne.

J'étais arrivée au terme du septième mois.

Ils vinrent dans le palais. On m'avait attirée dans un guet-apens qui m'amena dans une pièce retirée, et là, une terreur glaciale me saisit quand je les voyais pénétrer dans la pièce l'un après l'autre.

Ils vinrent les Zichne Israël, les Anciens du peuple Israël.

Ils vinrent, les trois :

Ananias. Celui dont on disait qu'il avait atteint le sommet de la montagne de Dieu.

Mishak. Le molosse, qui flairait la moindre transgression et la pistait toujours avec acharnement et sans pitié.

Nego. Le vieux bossu au dos courbé.

Des patriarches.

Ils énoncèrent le jugement : la mort pour l'enfant.

Je ne devais plus pouvoir enfanter, c'était dit comme cela.

Je devais être rendue stérile.

On m'agrippa et on m'entraîna au loin. Mes cris désespérés ne les touchaient pas.

D'abord mes cheveux furent coupés.

Puis, le jugement fut exécuté.

Sous les yeux même des Anciens d'Israël.

Anna Maria me montre une de ses images souvenirs :

Un bras décharné et osseux m'immobilise, dit-elle. Un visage dur de femme, des cheveux noirs avec une longue mèche grise, un nez crochu, des lèvres minces, un regard glacial : Marataré, la demi-sœur de Yoaquin ! Je n'aurais pas dû te reconnaître, Marataré !

Une heure sans fin.

Immi, aide-moi ! Immi, ils me font du mal !

Infernal. Méchant. Cruel. Jossiah !

Sans souffle. Sans fin.

Bettani ! Bettani !

Immi, où es-tu ? !

Comment le Ciel peut-il permettre cela ?

Je te supplie mon fils, que je sais au royaume de Dieu, je te supplie, toi qui fus tué en mon sein : je te supplie, fais